



HAL
open science

Le corps adolescent à l'épreuve du contemporain

Michèle Benhaim

► **To cite this version:**

Michèle Benhaim. Le corps adolescent à l'épreuve du contemporain. le corps en crise, hermann, 2016.
hal-01429424

HAL Id: hal-01429424

<https://amu.hal.science/hal-01429424>

Submitted on 10 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le corps adolescent à l'épreuve du contemporain

par Michèle Benhaim

La crise pubertaire éclaire, dénude quelque chose de fondamental. La vulnérabilité, qui la spécifie en fait un véritable moment de découverte de quelque chose de l'humain : le corps que je suis, le corps que j'ai, le corps-sujet, le corps-objet, les jouissances auxquelles ce corps est confronté ; autrement dit, ce que ces confrontations révèlent du type de lien à l'Autre (maternel, parental, social) – sorte de subjectivation humaine du corps –, ce corps dans le lien à l'Autre, au désir de l'Autre, dans lequel il est saisi. Avançons qu'une page de l'enfance – qui n'aurait pas été écrite – entrainerait des moments fous, contiendrait une dimension tragique : celle d'un être qui passe son temps à sauter hors de la langue, de la mémoire, de l'origine, du mythe, de la loi, du deuil etc, bref, de la moindre localité symbolique psychique qui fait lieu d'accroche et qui, s'il défaille, ne permet pas au sujet d'« habiter » cette première contrée qu'est le corps... autrement, que dans une jouissance cruelle.

La métamorphose adolescente est triple, et engage un rapport démesuré à l'*espace*, au *temps* et au *corps*. Le contemporain met le corps de l'adolescent à l'épreuve d'un abîme, qui se creuse entre des complexités singulières incontournables et

le discours socio-politique qui vise, via chiffres, performances, résultats, au déni radical de toute complexité qui prendrait de l'espace à se décliner, du *temps* à se dénouer, et le *corps* pour « habiter » un lieu de désir métaphorique, plutôt que métonymiquement morcelé.

La clinique, dont je vais déplier ici quelques dimensions relatives au corps comme enjeu central, montre que moins l'on est sûr d'exister, plus on prend toute la place, et plus le corps s'affole. Malaise dans l'identification : les adolescents cherchent des points d'accroche un peu partout, points plutôt « identitaires » qu'identificatoires, ce dernier processus s'égarant dans les errances actuelles : il faudrait être un voyou comme son frère, religieux comme son père, avoir une sexualité « de grand », boire comme le petit copain, faire des malaises comme une héroïne de séries télévisées, être une femme battue comme la mère etc... mais, rien ne tient et tout est toujours à recommencer, épuisement psychique général, lorsque – comme anéanti – l'adolescent finit par se prosterner dans une sorte d'attente que quelque chose se passe .

Certes, une adolescence sans toute-puissance est suspecte. Mais, certains adolescents convoquent un excès de pulsion de vie et, nous le savons, l'excès cache toujours son envers, un déficit, se logeant peut-être ici dans une crainte démesurée de la mort, déficit de sentiment de sécurité interne que le corps – comme « désarticulé », de l'adolescent qui s'agite dans des successions de passages à l'acte – révèle.

La faille altéritaire, qui est l'un des enjeux majeurs de l'épreuve du contemporain, va au-delà d'un impossible renoncement à la jouissance et d'une ultime tentative de contourner la castration. En effet, la clinique adolescente actuelle, dans laquelle le corps est montré, exhibé, meurtri, maltraité, nous confronte parfois d'abord à un vide, qu'il va falloir, dans un premier temps, border.

Les adolescents viennent montrer que l'Autre n'existe pas, ils déambulent, casque sur les oreilles : objet transitionnel ? Objet « autistique » ?

« Je vais taper le sol avec des boules de pétanque, parce que je ne supporte plus les bruits de la vie courante »

Cette jeune fille parle vite et fort, pour ne plus entendre l'autre et que cet autre demeure un persécuteur et disparaisse ; elle parle, elle parle, se noie dans le rythme infernal de cette parole et, si cela se révèle insuffisant et que l'autre s'impose, se met en position de se faire exclure pour un acte concret : tout, plutôt que de se faire convoquer par l'autre à affronter la solitude de ses propres pensées, dont elle disait d'ailleurs *« vous ne savez pas ce que c'est que d'être seule dans sa tête ! »*.

À d'autres moments, elle n'a pas de voix, elle est – littéralement – « sans voix », chuchote ; quand elle parle, on ne l'entend pas, comme envahie de honte, ou au seuil d'un terrible indicible. Son symptôme majeur se spécifie d'une difficulté à s'endormir, comme bloquée au seuil de l'état de sommeil.

Parfois, elle se ballade avec un casque de travaux anti-bruit, vissé sur les oreilles : pourquoi ? Elle explique – saturée de toute relation aux autres – que, si elle enlève le casque et se met à entendre que le monde vit, elle va frapper ou s'ouvrir les veines pour que l'autre fuit, et que, si on lui enlève ce casque volé sur un chantier de travaux, elle s'enfermera avec des couteaux. Elle conclue, avec provocation par ces mots : *« alors, voilà ce qui m'arrive, vous allez faire quoi maintenant ? »*.

C'est comme si, dans cette capacité infinie à se rendre insupportable, méprisable, elle arrivait sous notre regard – directement propulsée d'un réel ayant largement fracturé la réalité – et qu'elle nous demandait l'impossible : refaire la route avec, elle de la dépendance absolue etc, de l'agressivité, du miroir... Quand il lui est dit qu'elle doit se rendre à telle activité ou dans tel groupe, sa question insiste *« dans les mains de qui, je vais être ? »*. L'angoisse point. Les figures de l'Autre se confondent : la mère, le foyer, l'Aide Sociale à l'Enfance, le juge... Alors, elle se met à coller à quelqu'un – n'importe qui – pourvu que ça étaye, c'est comme vital, donc massif. Elle devient inerte, se déplace au ralenti, ne s'engage jamais

nulle part, muette, dit seulement «*j'attends*». Il est comme un défaut de représentation d'elle-même en mouvement.

Quels sont ces bruits du monde, que l'adolescent ne supporterait pas d'entendre ?

Quelle est la nature et la fonction de cette musique qu'on appelle «*son*», et qui n'est pour certains qu'un prétexte à frôler le coma, et donc la mort ?

«*Ca me prend la tête*», répètent en boucle certains adolescents. «*J'ai mal, mais je ne sais pas où*». Lorsque «*rien n'est grave*», lorsque «*tout est pareil*», il n'y a ni contraste, ni nuance, juste de l'informe ; il nous faut travailler en amont avec ces adolescents trop absents, trop effacés, qui se qualifient parfois eux-mêmes, d'«*handicapés de la vie*», posant leur solitude, leur angoisse sur un lit, ou n'importe quel lieu inhabité, nulle part et de nulle part, démunis de cette première demeure, le langage. «*C'est pas grave, si je meurs*».

Il semble nécessaire de mettre en acte la rupture, dans le corps, souvent, tout de suite, avec violence, et dès que quelque chose est en voie d'apaisement, la répétition se remet en mouvement. «*J'ai quelque chose à vous dire... oh, et puis non*». La moindre ouverture subjective se referme aussitôt, parce que plus forte est la tentative de voir le monde de façon indolore, plus urgent est de se désinsérer et de se désinscrire de ce monde, de se déraciner de la moindre émotion, dangereuse, forcément dangereuse. Nous considérerons que la recherche du clash demeure une recherche, un appel à l'Autre. Que cet appel a trait à une demande de reconnaissance totale et inconditionnelle, qu'il ne s'agit pas de «*s'en sortir*» – comme en fait l'injonction le discours social – mais «*d'y entrer*». Les détours empruntés par ce que nous considérerons être une demande, au nom du lien, au nom du désir, au nom de la loi, ne sont pas simples, parce que le processus est trop meurtri à l'origine. La complexité repose sur une difficulté intense à articuler pensée et affect, sur la nécessité de devoir déjouer les mille rituels de protection, sur l'angoisse panique qu'engendrent délaissement, maltraitements, abandons, placements... La complexité des

entretiens réside aussi sur en la difficulté à accrocher ce qui se passe dans la tête – qui ne vaut que dans le moment de passage, et qui s'« efface » au fur et à mesure – à reconstruire donc en permanence, parce non-inscrit, mouvement perpétuel, nous évoquant cette chute libre... dans le vide, à supporter cette absence de conscience du moindre danger, et cette façon, liée, de s'offrir à la maltraitance.

L'angoisse est telle qu'elle ne peut se résoudre qu'en violence, souvent retournée sur soi. Les adolescents se terrorisent les uns les autres, et, au sein d'une logique de terreur, les adultes sont invalidés, le collectif est mis à mal, mais, entre eux, cette logique de la peur semble être « admise » : il va être question de faire peur à l'autre, avant d'avoir peur de l'autre. Ces 2 logiques (terreur, peur) sont exclusivement pulsionnelles...

Femmes, objets, pouvoir, corps, sont en pleine lumière aveuglante. Les adolescents se jettent à corps perdu dans une sexualité dégénitalisée, violente, exhibitionniste, comme dénuée de représentation, de repère; un corps dont on ne saurait que faire, et où ils s'offrent à l'Autre comme objet de jouissance, voire de sacrifice mais, d'où – pourtant – ils sont, en réalité, totalement absents.

Certaines grossesses adolescentes s'inscrivent dans une impossibilité de lâcher les théories sexuelles infantiles : « *si on est amoureux, on peut avoir des rapports non protégés* », et ce n'est pas faute d'information... Etre mère « dans l'idée », un test de grossesse pour aller voir, pour aller savoir. Les « usages mélancoliques du corps » – pour reprendre une expression de G. Morel¹ – se fondent à l'« horizon mélancolique » de la civilisation. « *Les adultes, ça vit avec des coussins et des animaux de compagnie; nous, on a une vie excitante* ».

Dialogue extrait du film « Polisse » :

1. Morel G, Marseille, Aix-Marseille Université, colloque international des 2 et 3 décembre 2011, *Corps, désir et conscience Pour un dialogue entre phénoménologie et psychanalyse*, conférencière invitée : « Usages mélancoliques du corps ».

- « J'avais mon téléphone dans la main et après ya une fille qui me le prend dans ses mains et tout ... Je lui demande de me le rendre, elle me dit : ' si tu veux le récupérer, il faut que tu sucres mes copains', je lui dis, bon ok, ok pour sucer les mecs, pour mon téléphone ... »,
- ' mais t'y tenais vraiment beaucoup à ce portable ... ',
- ' ben, ouais quand même ... ',
- 'on suce pas pour un portable, t'en es bien consciente ou pas?',
- 'Ben, c'était un beau portable ... ' »²

Etre reconnu par l'Autre a fait place à être vu par l'autre, dans cette société de l'exhibition, les modes d'échanges sont aujourd'hui bien pervers. « *Monstration* », souligne Lacan, insistant là sur cette tentative de visibilité extrême, accompagnée d'une angoisse toute aussi démesurée d'être vu, d'exposer, en quelque sorte, son désir sous le regard de l'autre. X. Canonge³ évoque « un éblouissement par l'image », l'insigne de la « délinquance » comme faisant briller le Moi. Beaucoup d'attitudes sont perverses : avoir une copine s'inscrit dans une relation de type « collage », plus que dans une amitié adolescente, la fuite dans le sommeil, le fait que toute « rupture » réactive la question de l'abandon, la dimension temporelle qui voit alterner des moments de pousse à l'urgence avec des temps de vacuité, le constat qu'en place de fantasme entre le sujet et la réalité, il y a aujourd'hui le shit.

Le « bordel » quasi généralisé – qui caractérise souvent une chambre d'adolescent – traduit, sans doute, une des dimensions du désarroi juvénile, aspect somme toute ordinaire de ce passage bouleversé et bouleversant d'une rive à l'autre de l'existence.

Mais parfois, ce n'est plus de désordre à ordonner dont il est question : la chambre a des aspects de déchèterie, tout se mélange, les couettes sont éventrées, les objets sont sales ; ce n'est parfois plus de « désordre » dont il est question, mais de « décomposition », les affaires de l'adolescent s'étalent jusqu'à recouvrir la totalité de l'espace et ces accents excessifs de chaos

2. Polisse, film de Maïwenn, 2011.

3. Canonge X., Pedinielli J.L., *Le regard de travers*, Paris, A. Colin, 2014.

internes s'énoncent, chez l'une, ainsi « *si je range, il n'y aura plus rien* », chez l'autre, « *quand je range, je ne me vois plus* », chez une autre, encore, « *moi j'aime quand tout est mélangé, d'ailleurs j'aime bien chercher des embrouilles aux gens* ».

Ces trois jeunes filles ont en commun d'être maigres, paumées, apeurées, et d'avoir – comme ultime mode de « communication » – la boutade provocante, quasi pornographique, le harcèlement de l'autre, auquel elle cherche à se confronter dans un corps à corps physique, ou le repli quasi autistique sur elles, au cours duquel s'enduire de fond de teint devient une affaire de vie ou de mort, « *j'aurais dû naître dans un autre ventre...* ».

Chambres sales et décousues d'adolescentes sans place, dé-placées, sans mécanisme de défense autre que le non-lien conflictuel à l'autre, qu'elles malmènent et harcèlent de demandes incessantes et impossibles qui tournent en rond, en boucle, boucle de l'inquiétude extrême et de l'anesthésie des sentiments : elles posent là une question qu'elles n'ont aucune raison de cesser de poser... Se plaignant d'être « *trop collées à l'éducateur* », elles l'« insultent » ; insulte, étymologiquement, « *sauter Sur, Dans, Contre* », *tout contre...*, première transgression, si l'on se réfère à son synonyme, l'« injure », violation d'un droit, c'est-à-dire de la loi, celle de la mère ? La loi du langage... transgressée de demeurer « tout contre ». Désidéaler la mère, ne va pas de soi à l'adolescence.

Plus tard, ces jeunes filles qui font « des combats de rue », se prostituent gratuitement, se scarifient les bras et les seins, se gravent les initiales de tous les garçons rencontrés, finissent par énoncer des mots profonds : « *une mère doit être à côté, et toujours à côté* », « *je vouvoie tout le monde, parce qu'il ne faut plus aimer* », « *je fais ce que je veux avec mon corps, et quand je vois le sang couler sur mes seins, ça sent la mort* ».

Elle arrivera un jour non fardée, sans théâtre, et, après un long silence plein, me dira « *tout se mélange, vous ne pouvez pas comprendre... dites-moi avec vos mots à vous ce que vous voyez de mes expressions, parce que moi j'ai pas le code (le symbole ?)*,

juste un sentiment d'étrangeté». À la surface de grand Autre, que le clinicien figure ici, l'adolescente peut dire sa déréliction. «*Parler une langue étrangère, c'est comme avoir un autre corps*» semble lui répondre Maud Mannoni.

«Tenir bon» est une façon de contrer l'aspect *tout* persécuteur de l'environnement pour cette adolescente qui, lorsqu'elle essaie de comprendre ce qui lui arrive, «écrit» sur sa poitrine et sur son ventre les initiales de sa mère (scarifications) : elle grave brutalement, plutôt qu'elle n'en écrit une élaboration, la disparition de sa mère à l'âge de 2 ans, et le placement qui en fut la conséquence. Comment se séparer d'un objet vraiment perdu ? «*On me doit...*» assène-t-elle en boucle, et il nous est difficile d'y entendre un appel, une ébauche d'inscription dans le social, captifs que nous sommes – de par ses actes – de la crainte d'un suicide. Pourtant, lorsqu'il y a «chute», ne faut-il pas que quelqu'un soit là pour ramasser le sujet ? C'est la définition du holding...

Le travail clinique qui résiste à une sorte de politique de l'effroi, se doit de signifier à l'adolescent sa propre capacité à penser les méandres de son engluement psychique, – fussent-ils indicibles et/ou inentendables – ici, le travail social se révèle précieux : «*l'éducation, c'est le sacrifice de la pulsion*», nous dit Freud.⁴ Le flot d'insultes, dont nous abreuvons parfois ces adolescents, vise à fracasser le cadre, pour en vérifier l'authenticité, et s'adresse à *la cantonade*, tels des équivalents pulsionnels purs, comme si le réel seul pouvait rendre dicible ce que l'adolescent agit, agit – parce que le réel, ça ne parle pas... Lisa fugue à répétition, la prise en charge va s'arrêter faute de... Lisa. Un jour, c'est au détour d'une sorte de néologisme – ou plutôt d'innovation langagière métaphorique, créée par Lisa – qu'un discours pourra se mettre à prendre forme : elle dira «*mon frère était un voyou, moi j'étais... une voyelle*», et c'est dans une surprise transférentielle que le clinicien associera,

4. Freud S., *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1983.

et fera don à Lisa d'un poème de Rimbaud, voyou notoire auteur de « Voyelles »... la poésie, en lieu et place de l'insulte comme une façon de ne pas se résoudre avec l'adolescente à un « Adieu au langage ».

Pourquoi se faire mal à ce point ? « No limit », sans adresse, juste dans la monstration sensée capter le regard et laisser l'autre, à son tour, sans mots. Une adolescente disait « les piercings, c'est une façon de faire quelque chose à son corps, pour que ce corps nous appartienne ».

Si le regard et la voix sont convoqués précisément à l'adolescence⁵ en temps ordinaire, comme exercice du désir, « *ce que je suis pour l'autre* », pourrait-on dire, la spécificité contemporaine convoque le cri, le hurlement, l'interpellation impersonnelle et de loin, comme les enjeux d'un « est-ce que *je suis pour l'autre* ? Autrement dit « est-ce que j'existe ? ». Lorsque le hurlement s'attarde, l'urgence n'est pas que l'autre réponde, mais que le hurlement perdure, cri ne certifiant pas l'existence une fois pour toutes, parce que sans adresse (à l'inverse du cri sans contour du bébé, mais qui, lui, d'être entendu, s'adresse à l'autre). Non assuré de cette existence, et encore moins du sentiment de sa « continuité », l'adolescent montre combien il existe, soit en étant invisible, soit en forçant le regard en se faisant insupportable ou en s'habillant de façon à ce que le regard de l'autre ne se pose jamais sur son visage, c'est-à-dire, ne rencontre jamais son propre regard.

Ce qui se passe, avec ces adolescents en état-extrême, ne « guérit pas avec le temps ». Comment qualifier ce juvénile contemporain ? Le monde est vécu à chaque instant et dans toutes ses dimensions de façon archaïque : sur un regard, on sort un couteau, sur un mot, on pète un plomb, sur une frustration, on s'effondre. Aujourd'hui, lorsque l'on dit « non » à certains adolescents, ils ne s'énervent pas, ils ne revendiquent pas, ils ne négocient pas, ils s'effondrent.

5. Rassial J. J., *L'adolescent et le psychanalyste*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2009.

Les adolescents ne sont pas tout-puissants, les adolescentes évoquées ici sont des princesses déchues, tombées de haut, et qui tentent de se convaincre de leur toute-puissance.

Comment grandir aujourd'hui, lorsque l'on est transparent, et que cette transparence nous conduit au vide ? les scarifications sont profondes, les cicatrices intraitables, hors regard permanent, la pulsion de mort s'étale, d'où, s'assigner dans l'acte, s'offrir comme objet sexuel, se déclarer malade, jouir de tous les abandons, consommer 6 grammes d'héroïne par jour, se faire des trous dans le corps même quand le produit manque, faire couler le sang (« ça me rappelle que je suis vivante »), dérailler, « tu me casses le délire quand tu m'adresses la parole », bref, la transgression fait office de règle absolue, et est justifiée par l'« incompétence » du moindre adulte, incompétent d'être, soit trop proche (envahissant et menaçant), soit trop loin (mort).

Les adolescents que nous rencontrons dans ces foyers, au décours de leur(s) placement(s), ne sont pas tout à fait là, pas tout à fait présents, même pas ; à eux-mêmes, ils semblent flotter, insaisissables, sans substance apparente, chutent d'un non-lieu et dans un non-lieu, ils sont le plus souvent décalés, fragiles, suradaptés, désadaptés, dissociés temporellement, spatialement, s'échappent de leur corps, exhibitionnistes, isolés, excessifs, à côté d'eux-mêmes, comme des ombres, des extra-terrestres, des « étrangers » étranges, des êtres technologiques, ils présentent une sorte de mollesse du corps comme si tête et corps étaient clivés, coupés l'une de l'autre, poupées de chiffons de ces temps post-modernes... les questions ne peuvent se poser, mais il est clair qu'elles viennent de loin, les points de folie sont archaïques, impalpables. Et Freud nomme la mère « l'autre préhistorique »...

Bibliographie

Canonge X., Pedinielli, J.-L., *Le regard de travers*, Paris, A. Colin, 2014.

Morel G., Marseille, Aix-Marseille Université, colloque international des 2 et 3 décembre 2011, *Corps, désir et conscience Pour un dialogue entre phénoménologie et psychanalyse*, conférencière invitée : « Usages mélancoliques du corps ».

Polisse, film de Maiwenn, 2011.

Rassial J.-J., *L'adolescent et le psychanalyste*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2009.

Freud S, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1983.